

« Un dessin vaut mieux qu'un long discours »

Les doctorant·e·s et leurs BD

Eva Nada¹ et Kevin Toffel²

[Résumé] De tous les moyens d'expression possibles, les doctorant·e·s mobilisent notamment la bande dessinée comme support à la critique de leur condition. Pour comprendre le recours à la BD et la manière dont celle-ci est investie par les jeunes chercheur·e·s, nous interrogeons les éléments qui les conduisent à se tourner vers ce médium pour mettre en scène leur quotidien. Dans cet article, nous montrons que ce choix est lié, d'une part, à leur position relativement invisibilisée dans le champ académique, qui inciterait certain·e·s d'entre eux et elles à se tourner vers la BD pour exprimer une critique de leur condition et, d'autre part, aux procédés sémiotiques propres à la BD qui permettent de dire des choses que n'autorise pas l'écriture académique. Nous verrons par ailleurs que si le choix de ce mode d'expression non académique peut accentuer la délégitimation d'une fraction déjà dominée d'un champ hautement stratifié, la BD s'avère toutefois être un vecteur de communication qui permet de produire une connaissance critique sur cet univers.

Mots-clés : Jeunes chercheur·e·s, doctorant·e·s, bande dessinée, désenchantement, critique sociale.

[Abstract] Among all possible means of expression, PhD students notably use comics as a support for their criticisms against their condition. In order to understand how and why they use comics, we question the reasons that led these young researchers to choose this particular way of representation as a medium to illustrate their everyday academic life. This article argues that there are two main reasons to explain this choice: on the one hand, PhD students' relatively invisible position in the academic field encourages some of them to use comics to criticize their condition; on the other hand, this is due to comics' peculiar semiotic processes, which allows to express ideas that cannot be expressed using standard academic writing. In addition, we will see that even though the choice of a non-academic mode of expression may foster the delegitimization of an already dominated fraction of a highly stratified field, comics prove to be a powerful tool for the production of a critical knowledge about this field.

Keywords: Young researchers, PhD students, comics, disenchantment, social criticism.

¹ Université de Neuchâtel / Haute école de travail social à Genève.

² Haute École de santé Vaud.

Introduction

Quel·le doctorant·e ne connaît pas les aventures grinçantes et désenchantées de « Cham » et de sa bande d’ami·e·s, tous et toutes embarqué·e·s dans le bateau ivre qu’est la thèse³ ? Quelle institution, quel couloir ou quelle porte de bureau n’a pas au moins une de ces planches tournant en dérision l’univers académique punaisée à son mur ? Débuté en 1997 par Cham, doctorant en génie mécanique à l’Université de Georgia Tech, le succès de *PhD comics*⁴ n’a jamais tari. Sa thèse terminée depuis longtemps, ses dessins continuent d’être publiés presque quotidiennement sur son site. S’il est sans doute le plus connu, il n’est pas l’unique doctorant à avoir pris le parti de mettre en scène le quotidien des jeunes chercheur·e·s par le dessin. Dans le seul contexte francophone, on peut entre autres citer les blogs du « Lapin observateur » ou d’« Emile, on bande ? », les bandes dessinées (ci-après « BD ») de Tis, « La thèse nuit gravement à la santé » (2012 & 2014) ou de Rivière, *Carnets de thèse* (2015). De tous les moyens d’expression possibles, il est des doctorant·e·s qui se saisissent de la BD comme support de leur critique, en particulier pour (d)énoncer les conditions et le contenu de leur travail ; thèmes récurrents – si ce n’est exclusifs – de leurs productions. Devant ce choix de prime abord surprenant, tant la production de BD semble éloignée du travail des doctorant·e·s, nous invitons le lecteur et la lectrice à mener, avec nous, une réflexion autour des éléments qui conduisent certain·e·s d’entre eux et elles à se tourner vers la BD pour mettre en scène leur quotidien de jeunes chercheur·e·s et, par-là, d’interroger tant ce que le dessin permet de faire que les enjeux de ce choix⁵.

Le recours à ce médium pour exprimer la désillusion, l’amertume ou, plus généralement, la contestation, trouve ses racines dans un développement historique de la BD comme support à la critique sociale (Maigret, 1994). En ce sens, l’emploi de la BD pour exprimer un quotidien professionnel désenchanté peut apparaître comme le choix d’un mode d’expression critique comme un autre⁶. Cela dit, nous faisons l’hypothèse

³ Certains profonds remaniements de ce texte doivent beaucoup aux remarques et suggestions de Laura Galhano et Pedro Araujo. Nous les en remercions vivement. Notre reconnaissance va également aux deux experts anonymes ainsi qu’aux éditeurs de la revue pour leurs commentaires et critiques constructives. Enfin, nous remercions Jorge Cham et Laetitia Gérard de nous avoir gentiment permis l’usage de leurs BD pour publication dans ce numéro.

⁴ Cf. www.phdcomics.com.

⁵ Si nous nous concentrons dans cet article sur les doctorant·e·s, les questions que nous soulevons concernent en fait l’ensemble des nouveaux entrants dans le champ académique que sont les jeunes chercheur·e·s.

⁶ On pense par exemple à la chanson de Simon Berjeaut « Le Minotaure (Tu dois finir ta thèse) » (2012), ou encore aux nombreuses parodies de la série « Bref » (« Bref, j’fais une thèse » – YouTube, 2012) mettant en scène le travail de thèse ou la condition de doctorant·e.

que, au-delà d'une rencontre qui serait fortuite, cohérente avec le développement historique de ce support, ou encore basée sur les accointances de quelques individus aux trajectoires sociales spécifiques avec l'univers de la BD⁷, ce choix peut être saisi comme étant pour partie le reflet de la position particulière qu'occupent les doctorant·e·s dans le champ académique. Leur relative invisibilité inciterait certain·e·s d'entre eux et elles à se tourner vers la BD pour exprimer une critique de leur condition. Par ses procédés sémiotiques propres, elle permet en effet de dire des choses que n'autorise pas l'écriture académique. La BD permettrait ainsi de rendre visible une condition de jeune chercheur·e collectivement éprouvée à partir d'une prise de position individuelle, qui plus est sous couvert d'anonymat. Cela dit, bien que la BD puisse s'avérer être un médium de communication présentant des avantages certains, le choix de ce mode d'expression peut surprendre tant le recours à un « art mineur »⁸ pourrait accentuer la délégitimation des jeunes chercheur·e·s et, partant, renforcer leur relative invisibilité symbolique dans le champ académique.

Dans un premier temps, nous présentons brièvement le contexte de la production de BD dans le champ académique. Nous situons ensuite les doctorant·e·s dans cet espace en présentant quelques traits saillants de leur position avant d'analyser un corpus de BD dont les thématiques éclairent particulièrement cette position. Pour conclure, nous nous interrogeons sur la forme et l'usage que les BD peuvent avoir, non seulement pour les doctorant·e·s, mais plus généralement en tant que productrices de savoir.

1. Les doctorant·e·s et la BD : éléments d'une rencontre singulière

Lorsque l'on aborde les relations qu'entretiennent le champ académique et la BD sous l'angle de la production de ces dernières, deux éléments sont à souligner. D'une part, ces BD sont habituellement (co)produites par les académiques eux-mêmes. D'autre part, deux types, relativement distincts, de producteur·trice·s s'adressant chacun à leur public se partagent le recours à ce médium.

Le premier type est celui des établi·e·s ; autrement dit, ceux et celles qui se sont déjà soumis·e·s au « rite d'institution » (Bourdieu, 1982) que constitue l'étape de la thèse. Fait

⁷ Il s'agit, dans cet article, d'établir les bases d'une réflexion. Il faudrait poursuivre en établissant empiriquement la position qu'occupent ces BD que font les doctorant·e·s dans le champ de la bande dessinée, d'une part, et les dispositions des agents qui les produisent, d'autre part. Ce travail reste à faire.

⁸ On sait que si « le champ de la bande dessinée » a certes subi des changements et qu'il est en voie d'autonomisation depuis les analyses de Boltanski (1975), celui-ci demeure ambivalent. Malgré la diffusion et la reconnaissance de la BD, sa légitimité culturelle reste conditionnée à des critères importés à partir d'autres champs, notamment artistiques ou scientifiques (Méon, 2015 ; Maigret, 1994).

relativement nouveau, on observe, en sciences sociales par exemple, un accroissement des collaborations entre des chercheur·e·s et des bédéistes, notamment en vue de vulgariser les résultats de leurs recherches. On peut entre autres citer la BD de Montaigne et des Pinçon-Charlot qui présente les travaux de ces derniers sur les riches (2013), ou celle de Braud et Jounin qui met en image, sur la base des travaux du second, les conditions de travail dans le bâtiment (2016). On notera que la publication de cette BD dans la très récente collection *Sociorama* aux éditions Casterman témoigne d'une pratique en développement⁹. Depuis les années 2000, l'organisation de colloques¹⁰, de numéros spéciaux¹¹ et la publication de revues académiques spécialisées sur la BD¹², dénotent l'intérêt grandissant des sciences humaines à l'égard du « neuvième art ».

Le second type de bédéistes est celui des nouveaux entrants parmi lesquels se trouvent les doctorant·e·s¹³. À la différence de leurs pair·e·s établi·e·s, ces jeunes chercheur·e·s traitent principalement dans leurs BD de leur propre condition et s'adressent ainsi, et avant tout, à leurs collègues qui occupent une position homologue. Bien que le support soit identique, tant le contenu que le public visé diffèrent donc considérablement d'un type de producteur·trice à l'autre. Si l'on comprend qu'en raison de leur expérience de nouveaux entrants ces jeunes chercheur·e·s peuvent éprouver le besoin d'exprimer l'épreuve d'un désenchantement fréquemment ressenti, cela n'explique pas en tant que tel le recours à la BD. On sait en effet que les doctorant·e·s, par une socialisation à l'écriture inhérente au processus de diffusion des résultats de leurs recherches dans le champ académique¹⁴, ne sont pas étranger·e·s aux moyens d'expression que permet l'écrit dans sa forme la plus classique. Or certain·e·s décident malgré cela d'utiliser la BD pour rendre compte de « l'expérience de la thèse ». Cela peut se comprendre, d'une part, par l'accessibilité pratique de la BD : un dessin c'est vite vu et vite lu¹⁵.

⁹ À cet égard, les six BD publiées dans cette collection entre mars et août 2016 sont un indice de ce développement.

¹⁰ On pense ici au colloque « BD et solidarités » organisé par l'IUT de Roanne en 2008 ou au colloque « Fictions et sciences sociales » organisé par les doctorants du CESSP (Paris 1/EHESS) en 2014.

¹¹ Par exemple le n° 54 de la revue *Hermès. La bande dessinée : art reconnu, média méconnu*, coordonné par Éric Dacheux avec la collaboration de Jérôme Dutel et Sandrine Le Pontois.

¹² On pense à la revue *Comicalités*.

¹³ En fait, il faudrait dire : dont sont certain·e·s doctorant·e·s. Comme mentionné *supra*, pour mener cette réflexion à son terme, il faudrait interroger la position relative de ces nouveaux entrants investis dans la BD par rapport à l'ensemble des nouveaux entrants, et notamment considérer les dispositions spécifiques des agents investis dans ces projets de BD.

¹⁴ Bien sûr, les doctorant·e·s sont divers·e·s tant du point de vue des conditions que du contenu de leur travail ; et ce, en raison notamment de cultures disciplinaires distinctes (Becher, Trowler, 2001). L'ensemble des jeunes chercheur·e·s occupe néanmoins une position structurellement équivalente au sein du champ académique.

¹⁵ Paraphrasant le célèbre mot de Napoléon, Tis conclut l'introduction de sa première BD, *La thèse nuit gravement à la santé. Le dico du doc*, en écrivant que « un dessin vaut mieux qu'un long discours ».

D'autre part, on sait que le recours à l'humour permet de parler sur un ton « léger » de choses graves (Robert, 2015). De fait, les aspects sémiotiques propres à la BD comme le trash, l'humour ou l'exagération (Robert, 2015) permettent de décrire avec force la violence des situations vécues. Si ces éléments s'appliquent tant aux BD produites par les établi-e-s qu'à celles des nouveaux entrants, un autre élément est à prendre en compte : celui des ressorts de la légitimité de ces BD. Comme le remarque Robert (2015), bien qu'elles permettent de rencontrer plus facilement un large public, les BD doivent s'accompagner de certains gages de sérieux afin d'être perçues comme légitimes. Or, si les jeunes chercheur-e-s occupent dans le champ académique une position dominée, c'est notamment en raison d'un déficit de reconnaissance de cet esprit de sérieux dont disposent *a contrario* les établi-e-s. Ceci ne serait pas équivoque si ces BD n'avaient comme unique ambition de faire rire. Toutefois, en ce que leurs auteur-e-s ne sont pas seulement des bédéistes, mais aussi des chercheur-e-s (« en devenir »), l'usage fait de la BD semble plus ambivalent. Si les doctorant-e-s trouvent via ce médium un moyen qui leur permet d'exprimer leur condition, ce choix n'est pas sans risque. Le recours à un « art mineur » sans bénéficier des gages de sérieux reconnus pourrait ainsi accentuer leur délégitimation et, ainsi, renforcer leur invisibilité dans le champ académique. Comme nous allons maintenant le montrer, la position des doctorant-e-s est déjà largement dominée, et ceci à bien des égards.

2. Les doctorant-e-s : des « collègues » à l'académisation « non accomplie »¹⁶

Les doctorant-e-s occupent une position en tous points dominée dans le champ académique. S'il ne s'agit ici ni d'en lister les indicateurs ni d'en analyser l'ensemble des effets, la mise en relief de quelques traits saillants de cette position nous permettra de mieux saisir les tenants et aboutissants des usages que ces dernier-e-s font de la BD.

Les nouveaux entrants que sont les doctorant-e-s occupent une position dominée sous certains aspects similaires à l'expérience que font les nouveaux entrants (par exemple les stagiaires et les apprenti-e-s) dans d'autres professions. Ils-elles occupent une position dominée d'un point de vue statutaire d'abord, d'un point de vue économique ensuite et d'un point de vue hiérarchique enfin. À ces trois aspects communément observés par la sociologie de l'emploi (Maruani, Reynaud, 2004), un quatrième élément est à relever : celui propre à l'ordre symbolique du champ académique. Dans un univers où les critères de reconnaissance des chercheur-e-s se mesurent au nombre de publications¹⁷ et aux financements de recherche obtenus, le volume de capital des

¹⁶ On détourne ici une formule de Benasayag (2004).

¹⁷ À leur nombre ainsi qu'à leur qualité prétendument *mesurée* et *objectivée*. Sur les biais de la bibliométrie, voir Gingras (2014).

doctorant·e·s est très faible. Par-delà ces éléments, il faut énoncer au moins deux composantes qui contribuent, par ailleurs, à rendre cette position inconfortable – notamment créatrice de tensions – que les doctorant·e·s expriment dans leurs BD : l'ambivalence de leur statut et l'invisibilité relative d'une position qui se donne particulièrement à voir dans un processus de socialisation peu formalisé. On peut faire l'hypothèse que, davantage que les enjeux statutaires et symboliques propres à leur position, ce sont les formes que ces enjeux prennent qui leur posent problème.

Premièrement, le statut des doctorant·e·s est problématique parce qu'ambigu. Plus tout à fait étudiant·e·s¹⁸ mais pas encore parvenu·e·s à la « consécration » que représente l'étape de la soutenance, ils·elles ne font pas non plus vraiment partie des enseignant·e·s-chercheur·e·s – question par ailleurs fréquemment discutée¹⁹. Bien qu'effectivement actif·ve·s dans la production des connaissances – et c'est le cas dans des disciplines aussi éloignées que le sont la chimie organique, où la majeure partie des « manips » à la « paillasse », sont le fait des doctorant·e·s, ou la sociologie, où le recueil et l'analyse de données repose essentiellement sur leur travail –, ceux et celles que l'on appelle aussi les « candidat·e·s au doctorat » sont souvent renvoyé·e·s à leur statut de « chercheur·e·s en devenir »²⁰. Participant ainsi comme tout le personnel d'enseignement et de recherche à la mission de production et de transmission de connaissances, les doctorant·e·s sont *de facto* des enseignant·e·s-chercheur·e·s. Cependant, et bien que les institutions reconnaissent, en les rémunérant par exemple, que les doctorant·e·s participent à ces tâches, ces dernier·e·s sont considéré·e·s davantage par leurs « pair·e·s » comme de « futur·e·s collègues » que comme de « jeunes collègues » (Louvel, 2006). Cette nuance n'est pas sans rappeler à chacun·e qu'il·elle a une place, et qu'il·elle doit s'y tenir, surtout s'il·elle y tient. Par ailleurs, comme dans tout champ, une position n'a de sens qu'une fois réinscrite dans les relations que celle-ci entretient avec toutes les autres. Or, comme Voyer le rappelle : « la thèse réfère une activité à la fois très importante, complexe, exigeante, pour le moins ambiguë et, sans doute aucun, *fort pratique pour plusieurs*²¹... » (Voyer, 1992 : 103-104). Et il insiste sur le fait qu'une des principales raisons de cette ambiguïté tient justement à l'absence de précision sur les qualités

¹⁸ Plus « tout à fait » puisque, d'une part, les doctorant·e·s sont bien immatriculé·e·s dans les universités comme des étudiant·e·s et, d'autre part, la scolarisation du parcours doctoral (raccourcissement des durées de thèses et obligation croissante d'être inscrit à des écoles doctorales) participent de leur représentation estudiantine.

¹⁹ Exemple parmi d'autres, un des axes thématiques d'une journée d'étude sur le métier de doctorant de SHS organisée par l'IRIS/EHESS en 2014 était intitulé « Les doctorants, étudiants ou professionnels de la recherche ? ».

²⁰ En Suisse, par exemple, et contrairement au cas français où plus de 80 % des doctorant·e·s en sciences humaines n'ont pas de financement pour leur thèse (Louvel, 2006), les doctorant·e·s sont bien dans leur grande majorité des salarié·e·s, que ce soit sur un fond de recherche et/ou pour des prestations d'encadrement à d'enseignement.

²¹ Nous soulignons.

et les compétences dont sont supposé·e·s faire preuve les thésard·e·s. Ce manque d'explicitation participe à leur non-reconnaissance (Lahire, 1993) ainsi qu'à leur invisibilité.

Deuxièmement, comme le rappelle Dupanloup (2001), le doctorat n'est pas une chose en soi mais un processus. Processus d'acculturation aux normes du champ, cet apprentissage du métier que représente la « période doctorale » n'est pas sans poser problème. Que l'on se réfère à des logiques habituellement observées dans les autres univers professionnels ou à celles spécifiques au champ académique, les doctorant·e·s occupent une position particulière qui consiste à devoir constamment faire leurs preuves. À cet égard, Dupanloup comme Gérard (2014) emploient une expression fort à propos : celle de « rite de passage ». En ce sens, le processus de thèse, qui trouve son achèvement avec la soutenance, s'avère être un phénomène de légitimation par le passage « d'une limite arbitraire » ; ce que Bourdieu nomme le « rite d'institution », soit le processus par lequel on « *signifie* à quelqu'un son identité, mais au sens à la fois où il la lui exprime et la lui impose en l'exprimant à la face de tous [...] et en lui notifiant ainsi avec autorité ce qu'il est et ce qu'il a à être » (Bourdieu, 1982 : 60). De fait, les doctorant·e·s, à l'épreuve de leurs pair·e·s, doivent constamment faire la preuve qu'ils-elles sont bel et bien éligibles à faire partie du monde auquel ils-elles aspirent. Pourtant, ce processus de socialisation aux normes formelles aussi bien qu'informelles n'est que peu explicité tant celles-ci sont considérées comme des « allants-de-soi » (Coulon, cité par Gérard, 2014 : 56). Or, en cas de non-respect de ces normes, la sanction sera sévère et pourra mener à la mise en marge de la communauté académique. Au contraire, si le-la doctorant·e réussit à faire siennes les règles du jeu incorporées au contact de la communauté de pair·e·s, il-elle arrivera peut-être à l'étape « finale » de la soutenance. Cette socialisation au métier de chercheur s'ancre en particulier dans les rapports qu'entretiennent les doctorant·e·s avec leur(s) directeur·trice(s) de thèse ; agents du champ académique dont les effets de domination symbolique et professionnelle n'ont de cesse d'être mise au centre des préoccupations de ces nouveaux entrants (Gérard, 2013). Et pour cause, « la direction de recherches constitue une variable importante de la réussite [des doctorant·e·s] [...] » (Gérard, 2014 : 78). On comprend alors que les attentes souvent déçues des doctorant·e·s à leur égard soit un thème de prédilection des bédéistes.

Par l'ambiguïté de leur situation et l'invisibilité de leur processus d'apprentissage, on comprend le désenchantement qu'éprouvent certain·e·s doctorant·e·s. À cet égard, le recours à des formes alternatives d'expression sous couvert d'anonymat permet de l'énoncer tout en préservant tant une certaine liberté (artistique et politique) qu'une éventuelle future carrière académique. Si Foucault (1980) a eu recours à l'anonymat – durement négocié – dans un entretien paru dans *Le Monde* en 1980 pour contourner les effets de personne, nous pouvons faire l'hypothèse que les doctorant·e·s utilisent des pseudos pour contourner ces mêmes effets, mais par la négative – ici non pas de figure illustre, mais de « chercheur·e·s non accompli·e·s ». En effet, par le pseudo, les doctorant·e·s cherchent à se protéger des effets négatifs que peut avoir le dévoilement du mode de fonctionnement du champ académique, qui plus est en ayant recours à des

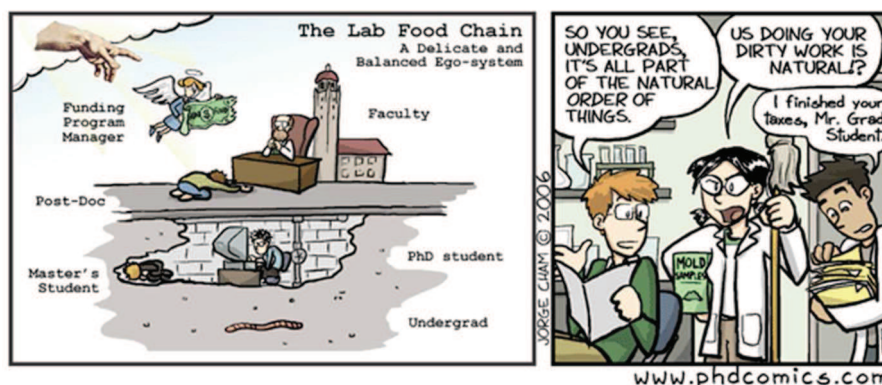
procédés sémiotiques propres à la BD, comme le trash et l'ironie. Toutefois, comme nous allons le développer à travers l'analyse de planches, ces mêmes procédés permettent également de donner des gages de sérieux tout en produisant une connaissance critique sur la condition de doctorant·e·s dans le champ académique.

3. Des jeunes chercheur·e·s mise·e·s en perspective

Relativement marginales en termes de diffusion et réservées à un public circonscrit, les BD produites par les jeunes chercheur·e·s remplissent néanmoins plusieurs fonctions importantes : elles mettent au jour le dessous des cartes du monde académique, servent d'outil de socialisation des (futur·e·s) doctorant·e·s et participent d'une acculturation au travail scientifique²². Bien que l'on observe un regain d'intérêt pour cette étape dans le parcours des chercheur·e·s – comme en témoigne les journées d'étude récemment organisées ou la publication de *Devenir chercheur* (Hunsmann, Kapp, 2013) – le doctorat est, pour des raisons inhérentes à la position de ceux et celles qui pourraient avoir intérêt à s'y intéresser, un sujet encore peu étudié. Ces BD contribuent ainsi, comme nous allons le voir à travers l'analyse de certaines d'entre elles, à rendre visible la position et la condition des jeunes chercheur·e·s.

Étant nous-mêmes jeunes chercheur·e·s, nous avons sélectionné les éléments qui faisaient écho à nos expériences personnelles ainsi qu'à la connaissance sensible que nous avons du champ académique. Le corpus a été élaboré selon trois logiques : la popularité des BD, leur accessibilité²³ et la récurrence des thématiques abordées.

3.1. Logique du champ académique : à chacun sa place



²² Les deux cents BD les plus populaires de *PhD comics* sont explicitement adressées aux étudiant·e·s qui souhaitent commencer une thèse de doctorat.

²³ Nous avons ainsi préféré les BD et les planches que l'on trouve sur internet que les BD uniquement publiées sous forme d'ouvrage comme *Carnets de thèse* (Rivière, 2015).

Source : <http://www.phdcomics.com/comics/archive.php?comid=701>

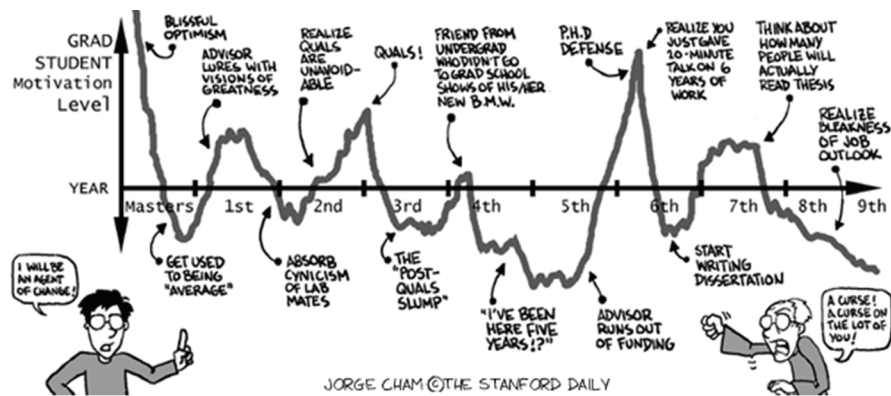
Le cynisme est à l'honneur lorsqu'il s'agit de rendre compte de la position qu'occupent les doctorant·e·s dans le champ académique. Dimension traitée de façon récurrente dans les BD, Cham y mêle ici de nombreux éléments qui concourent à rendre compte de ses effets de structure. La vignette de gauche d'abord. À l'opposition verticale qui énonce une progression du bas de « l'échelle alimentaire » vers le haut est ajoutée l'opposition visible/invisible. En situant d'un côté le professeur et le post-doc au-dessus de la surface de la terre et de l'autre le doctorant et les étudiants sous terre, il oppose les agents qui ont une existence vue et relativement reconnue à ceux dont l'existence est invisible. Passons rapidement sur le sort fait aux étudiant·e·s, à l'égard desquels Cham renie jusqu'à l'humanité : l'étudiant de master est en position fœtale (serait-il déjà né ?) ; quant à l'étudiant de bachelor, il est incarné par un lombric. Bien qu'également invisible, le doctorant occupe une position spécifique. Il est le seul des trois « figures académiques » à être représenté au travail. Davantage que les critères « objectifs » que nous énoncions plus haut et sur lesquels reposent la valeur des agents du champ, Cham tourne ici en dérision le fait que ce n'est pas le travail qui semble garantir la position, mais davantage la reconnaissance divine. Ainsi, la référence à « la création d'Adam » de Michel-Ange est en fait un double clin d'œil. Si Dieu récompense, via un financement de recherche, le professeur, ce dernier occupe une position qui est également de l'ordre du divin vis-à-vis d'un post-doc prosterné devant lui. La reconnaissance que peut octroyer le professeur à ses (« futur·e·s ») pair·e·s est, dans cet « Ego-system », déterminante. Celle-ci reposerait davantage sur la capacité à tenir sa place – autrement dit, à manifester un certain sens du jeu – qu'à celle d'effectuer son travail. Et, l'acceptation de cet « ordre naturel des choses », intériorisée par chaque agent, traverse l'ensemble de l'échelle statutaire comme le relate la vignette de droite.

Comme dit précédemment, le-la directeur·trice de thèse occupe une position essentielle à de multiples niveaux. On le retrouve à l'honneur chez Tis (2012 ; 2014), nom avec lequel Laetitia Gérard signe ses dessins. Dans la BD ci-dessous, l'ironie prime dans ses « remerciements » qui mettent avant tout en avant le désinvestissement et le manque de disponibilité de son directeur. Or la disponibilité – ou, plutôt son absence – est un élément récurrent qui caractérise les relations des doctorant·e·s avec leurs directeur·trice·s de thèse, comme le souligne Gérard (2013 ; 2014). On a ici une opposition entre, d'une part, l'investissement total d'une doctorante qui n'arrive pas à faire face à un long et pénible travail (l'horloge symbolisant le temps qui passe inéluctablement et contre lequel la doctorante « se bat », le désordre qui s'accumule évoquant l'investissement total dans la thèse au détriment des plus banales tâches du quotidien, l'hygiène de vie délétère dont rendent compte les cigarettes et l'amoncellement des tasses de café), en opposition avec un directeur au comportement inadéquat, « Mététéoû », brillant « par son indisponibilité » et « son absence ».



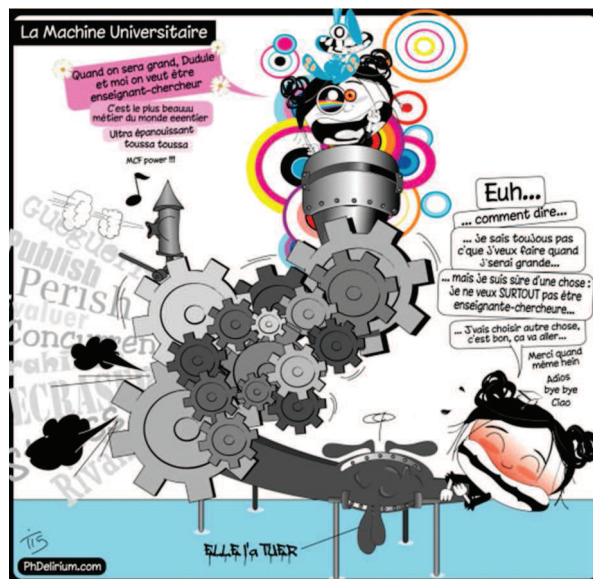
Source : <http://www.phdelirium.com/portfolio/directeur-these-doctorat/#.Vqt1lcf01w>

3.2. Désillusion et conditions de travail : les gages du sérieux



Source : <http://www.phdcomics.com/comics/archive.php?comid=125>

Alors qu'on l'a vu, les doctorant-e-s sont dominé-e-s dans le champ académique, le recours à la BD peut s'avérer risqué et renforcer leur délégitimation. En jouant sur les codes du champ par la mise en scène de sa socialisation, Cham rend au contraire compte du sérieux du ou de la doctorant-e et de ses compétences. À la lumière de ce que Robert (2015) dit des BD de Marion Montaigne et de son « professeure Moustache », le recours à des procédés scientifiques dans le dessin permet de donner des gages de sérieux. En détournant le graphique généralement utilisé pour rendre compte des résultats d'expériences scientifiques, Cham joue sur un double niveau. Il démontre, d'une part, sa connaissance des procédés scientifiques et, d'autre part, insiste sur le fait qu'il s'agit moins pour les doctorant-e-s de faire preuve de leurs capacités scientifiques que de celles leur permettant de décoder les règles du jeu. Il met en scène les conditions de production de la thèse sous la forme des variations de motivation au fil des années : l'impossibilité de la terminer dans les délais, l'enthousiasme du début qui se transforme en cynisme et en désillusion, le sentiment de stagnation, le peu de rétributions salariales et symboliques et, enfin, l'absence de perspectives d'emploi, après pas moins de huit années de thèse. Ces aspects sont certes contrebalancés par des moments de succès comme la réussite des examens en fin de deuxième année, l'obtention des résultats d'une expérimentation et, surtout, la soutenance.



J'veux plus être MCF, ça va aller merci !

(L'effet « KissMoinsCool »)

L'après thèse Recherche

- **1er effet KissCool.** En première année, les 2/3 des doctorants aspirent à devenir MCF « AAAh, quand je serai grand je serai enseignant-chercheur, c'est LE métier le plus beauuuu du monde, le petit Jésus en culotte de velours, le Saint Graal !!! ».

- **2ème effet KissMoinsCool** (ou KissMyAss). En deuxième-troisième année, c'est la période de toutes les désillusions : le doctorant découvre une autre facette de l'université et idéalise de moins en moins le monde académique (Weidman, Twale, & Stein, 2001). Beaucoup de doctorants changent leur projet professionnel et n'envisagent plus une carrière académique (A. E. Austin, 2002 ; Austin & McDaniels, 2006 ; Gaff, 2002 ; GIRAF, 2009 ; Nyquist *et al.*, 1999a). La lettre de ce jeune docteur illustre parfaitement le 2ème effet KissMoinsCool : http://sauvonslarecherche.fr/sites/sauvonslarecherche.fr/IMG/pdf/Lettre_ouverte-2.pdf—> Spéciale dédicace à Fanny qui a sauté directement à l'effet *KissMoinsCool* dès son premier jour d'inscription en doctorat ^^

Source : <http://www.phdelirium.com/portfolio/mcf-doctorat-humour/#.Vpqg7PGP2V4>

De son côté, Tis se sert souvent du procédé du « trash », une exagération qu'elle contrebalance en démontrant son sérieux par le recours à des références scientifiques dans le texte qui accompagne son dessin. Dans ce dessin, publié accompagné du texte reproduit ci-dessus, la doctorante est représentée sous une forme monstrueuse et difforme : un œil plus grand que l'autre, une bouche disproportionnée et largement ouverte ainsi qu'une petite toque chancelante sur sa tête rappelant les symboles de l'univers dans lequel elle évolue. Le côté brut de décoffrage montre les effets collatéraux de la science en train de se faire. Exhibant les effets physiques de la thèse au lieu de les cacher, elle nous renvoie une fois encore au titre de ses BD, *La thèse nuit gravement à la santé* (2012 ; 2014). Son dessin donne également à voir ce que l'université fait aux jeunes chercheur·e·s : Tis se fait ici littéralement broyer par la machine universitaire produisant son travail de désillusion pour l'amener finalement à elle-même s'en exclure. Alors que Tis s'est engagée dans la carrière académique d'enseignante-chercheuse habitée par l'idéal de se former au « plus beau métier du monde », elle se retrouve après quelques années dans un état de délabrement physique et mental avancé. La représentation de l'Université sous la forme d'une machine industrielle rappelle l'aliénation au travail. Le travail de recherche, tout comme n'importe quel travail, s'avère aliénant : modes de production sur le modèle du « *publish or perish* », conditions d'emploi précaires et relations de concurrence avec la hiérarchie et les pair·e·s désillusionnent Tis. Engagée dans le métier et poussée par un idéal, elle se réveille ratiboisée par une machine qui, comme toute organisation industrielle, a ses règles, ses hiérarchies, ses modes de production, ses rapports de force et ses enjeux de lutte. Le travail de recherche n'est pas cette activité humaine créatrice, noble et détachée des modes d'organisation et de production. Autrement dit, indépendamment de son relatif prestige symbolique, il reste un travail comme un autre. Toutefois, représenter l'université sous cette forme, en exagérant ainsi le trait, fait courir à l'auteure le risque de voir une réputation naissante et fragile

s'effondrer. Ainsi, produire des dessins critiques à l'égard de l'Alma Mater exige du doctorant·e de donner des gages de confiance, tout comme doit le faire tout scientifique qui se respecte (Robert, 2015). Pour ce faire, elle accompagne son dessin d'un texte explicatif qui mêle des références humoristiques et scientifiques. Ce double procédé, que l'on retrouve aussi dans les BD de Cham, permet à l'auteure d'utiliser des procédés sémiotiques propres à l'humour et à l'exagération en accompagnant son dessin – sa démonstration pourrait-on dire – d'un texte mêlant dérision et références scientifiques, procédé qui permet de lui conférer du crédit.

Par le procédé de mise en image des doctorant·e-s dans leurs expériences du travail, ces BD ne dévoilent pas seulement le processus de socialisation informelle et invisible aux normes et logiques du champ. Elles révèlent également le travail de production du savoir académique dans un univers où sa représentation s'est largement construite dans l'absence de ceux et de celles qui la font (Robert, 2015).

Conclusion

Dans cet article, nous avons poursuivi trois objectifs. Premièrement, il s'agissait d'énoncer les bases d'une réflexion sur les tenants et aboutissants de la rencontre des jeunes chercheur·e-s et de la BD. Nous avons montré que le recours à la BD leur permettait de dire des choses au sujet de leur expérience, ce que tant leur position dans le champ académique que les modes d'expression propres à cet espace rendent difficile. Deuxièmement, nous avons discuté l'art et la manière dont les jeunes chercheur·e-s se saisissent des BD pour (d)énoncer les situations qu'ils-elles vivent. Ainsi, ces BD sont non seulement une façon de rendre visible cet apprentissage informel mais aussi un outil auquel leurs pair·e-s peuvent recourir pour comprendre leur monde professionnel. Troisièmement, et c'est l'élément sur lequel nous aimerions ouvrir cette conclusion, nous avons esquissé un tableau des relations qu'entretiennent champ académique et BD. Alors que Jablonka (2014) aspire à un rapprochement des arts graphiques et des sciences sociales, qu'en est-il lorsque des doctorant·e-s mettent leur quotidien en image ? Selon nous, ces BD peuvent être considérées de deux manières. La première, comme nous l'avons fait ici, consiste à les mobiliser comme un révélateur. Mais si l'on prend au sérieux l'idée défendue par Jablonka que l'image et les procédés de narration utilisés par la BD peuvent diffuser une pensée complexe, et qu'elle serait le lieu de naissance d'un savoir inédit, les BD des doctorant·e-s peuvent relever d'une forme d'enquête par leur immersion dans l'univers académique, en mettant à profit tant leurs compétences de dessinateur·trice-s que celles de chercheur·e-s. Si les procédés sémiotiques propres à la BD font de ces dessins des médiums de vulgarisation du savoir, ils produisent, par ailleurs, de la connaissance sur la condition des jeunes chercheur·e-s, fraction dominée encore largement non identifiée et relativement invisibilisée par les logiques propres au champ académique. Et l'on peut se demander si ces BD ne témoigneraient pas bel et bien d'un état du champ – notamment de ses rapports de force, de ses rites

d'institution et de ses formes de socialisation – tout en établissant un nouveau regard critique sur celui-ci.

Bibliographie

- BECHER T., TROWLER P.-R. (2001), *Academic Tribes and Territories. Intellectual inquiry and the culture of disciplines*, Philadelphie, Open University Press.
- BENASAYAG M. (2004), *Le mythe de l'individu*, Paris, La Découverte.
- Bref, *j'fais une thèse*. En ligne, consulté le 11 juin 2016. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=GwWEbRpvYF8>.
- BERJEAUT S. (2012), *Le Minotaure (Tu dois finir ta thèse)*, par Simon Berjeaut. En ligne, consulté le 11 juin 2016. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=w5u-rMb3EYL>.
- BOURDIEU P. (1982), « Les rites comme acte d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 43, n° 1, p. 58-63.
- BOLTANSKI L. (1975), « La constitution du champ de la bande dessinée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n° 1, p. 37-59.
- BRAUD C, JOUNIN N. (2016), *Chantier interdit au public*, Paris, Casterman (« Sociorama »).
- CHAM J., *PhD comics*. En ligne, consulté le 10 janvier 2016. URL : <http://www.phdcomics.com/comics.php>.
- DUPANLOUP A. (2001), « Un inestimable parcours du combattant », *Carnets de Bord en sciences humaines*, vol. 1, p. 4-16.
- FOUCAULT M. (2001 [1980]), « Le philosophe masqué » (entretien avec C. Delacampagne, février 1980), *Le Monde*, n° 10945, 6 avril 1980, (« Le Monde-Dimanche »), *Dits et Écrits*, tome IV, texte n° 285, Paris, Gallimard.
- GERARD L. (2013), « Les doctorants sont-ils satisfaits de leur direction doctorale ? ». En ligne, consulté le 15 janvier 2016. URL : <http://cooperationuniversitaire.blogs.docteo.net/2013/09/14/les-doctorants-sont-ils-satisfaits-de-leur-direction-doctorale>.
- GERARD L. (2014), *Le doctorat : un rite de passage. Analyse du parcours doctoral et post-doctoral*, Paris, Téraèdre.
- GINGRAS I. (2014), *Les dérives de l'évaluation de la recherche. Du bon usage de la bibliométrie*, Paris, Raisons d'agir.
- HUNSMANN M., KAPP S. (dir.) (2013), *Devenir chercheur. Écrire une thèse en sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS.

- JABLONKA I. (2014), « Histoire et bande dessinée », *La Vie des idées*. En ligne, consulté le 15 juin 2016. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Histoire-et-bande-dessinee.html>.
- LAHIRE B. (1993), *La raison des plus faibles*, Lille, Presses universitaires de Lille.
- LOUVEL S. (2006), « Les doctorants en sciences expérimentales : futurs collègues ou jeunes collègues ? », *Formation Emploi*, vol. 96, p. 53-66.
- MARUANI M., REYNAUD E. (2004), *Sociologie de l'emploi*. Paris, La Découverte.
- MAIGRET E. (1994), « La reconnaissance en demi-teinte de la bande dessinée », *Réseaux*, vol. 12, p. 113-140.
- MAIGRET E. (2015), « La bande dessinée dans le régime du divertissement : reconnaissance et banalisation d'une culture », in B. BERTHOU (dir.) *La bande dessinée : quelle lecture, quelle culture ?* En ligne, consulté le 10 janvier 2016. URL : <http://books.openedition.org/bibpompidou/1671>.
- MEON J.-M. (2015), « Bande dessinée : une légitimité sous conditions », *Informations sociales*, vol. 190, p. 84-91.
- MONTAIGNE M., PINÇON M. & PINÇON-CHARLOT M. (2013), *Riche. Pourquoi pas toi ?*, Paris, Dargaud.
- ROBERT R. (2015), « Professeure Moustache contre les médias », *Comicalités*. En ligne, consulté le 28 janvier 2016. URL : <http://comicalites.revues.org/2111>.
- RIVIERE T. (2015), *Carnets de thèse*, Paris, Seuil.
- TIS (2012), *La thèse nuit gravement à la santé. Le dico du doc*, Neuchâtel, Alphil-Presses universitaires suisses.
- TIS (2014), *La thèse nuit gravement à la santé 2. AnecDoc. Journal intime de doctorants*, Neuchâtel, Alphil-Presses universitaires suisses.
- VOYER J.-P. (1992), « Impromptu sur les thèses et leur supervision », *Recherche et Formation*, vol. 12, p. 101-115.

